

CAILLOU

Projet international et féminin

Spectacle pour la scène, 3 danseuses - 50 minutes



CRÉATION 2022/2023

ENGRENAGE[S]

- **Spectacle pour la scène, 3 danseuses - 50 minutes (créé fin janvier 23)**
- **Autour du spectacle: possibilité de mettre en place une performance qui "déboule", pour la rue et les espaces non dédiés, pouvant impliquer des amateurs. (durée adaptable)**
- **Montage de 3 film courts issus des résidences d'immersion réalisées en amont de la création (à partir d'avril 2023)**

"Et si, depuis la Guadeloupe, la Casamance et la France, la multrasse Solitude, la prêtresse Aline Sitoé Diatta et la femme politique Olympe de Gouges se retrouvaient aujourd'hui, réunies par leurs quêtes de liberté et d'équité. Que diraient-elles ?

Découvriraient - elles la puissance de la sororité face aux conséquences de l'histoire esclavagiste et coloniale, qui a scellé le destin de leurs terres, et même du monde, depuis le 15e siècle ? Nous sommes sœurs. Chamanes. Sorcières. Femmes de l'Atlantique. À nous trois, nous formons un archipel sans frontières. Pas à pas, un caillou après l'autre.. On déconstruit, on sème, on interroge, on bouture. Un caillou après l'autre, on trace des ponts sans passeports ni visas."

Caillou *C'est un cri. Un hommage. Une prière.*

Une rencontre qui pose des questions

Où en sommes-nous ?

Ka nou Sé / qui sommes nous ?

Tout' moun sé moun / nous sommes tous humains

Un acte de résistance, une lutte pour nos existences partagées et une célébration de nos humanités retrouvées

« Caillou », projet de création féminin et collaboratif, est nourri de recherches, de collectes et d'immersions chorégraphiques, dans des territoires marqués par l'histoire esclavagiste et coloniale française. Des artistes, danseuses et vidéastes de France métropolitaine, de Guadeloupe et du Sénégal, se sont retrouvées pour un projet entre chacune de leurs terres, autour de la notion de décolonisation. Elles ont mis les frontières et les vis-à-vis dans des espaces communs. Elles ont travaillé sur les notions de regards, et de postures. Sur ce qui a traversé, et sur ce que l'absence raconte. La danse et la vidéo viennent témoigner d'un processus de création(s) particulier, construit autour de la relation entre mémoire, genre, racisation et espace, et placé au prisme de l'incidence coloniale. Ainsi, durant l'année 2022, 3 résidences en immersion en France métropolitaine , en Guadeloupe et au Sénégal ont donné lieu à des rencontres dansées et filmées avec chacun des territoires et de sa population. Des recherches historiques et culturelles effectuées au préalable ont permis de cibler les lieux d'immersion, proposés, pour chaque résidence, pas les artistes du territoire concerné. En Janvier 2023, Marie Houdin (France métropolitaine), Clarisse Sagna (Sénégal) et Stella Moutou (Guadeloupe) se retrouvent pour une dernière étape la création d'un spectacle. À partir de la matière vidéo issue des résidences d'immersion, elles font un "bouturage chorégraphique" qu'elles cultivent, étirent, déforment dans la construction d'un spectacle de 50 minutes.

En parallèle de la création chorégraphique, une commande vidéo est faite à trois vidéastes : Cleopée R.F Moser pour la France métropolitaine, Elodie Paul pour la Guadeloupe et Ina Thiam Makosi pour le Sénégal. À partir du regard que chaque vidéaste porte durant une des résidences d'immersion, 3 films courts sont réalisés. Ces 3 films formeront ensuite un seul film, bout à bout, qui pourra être diffusé autour du spectacle ou indépendamment.

CAILLOU

Au Sénégal ou au Mali, on peut encore entendre que « conduire dans des tablettes de chocolat » (des routes défoncées) même avec un « au revoir la France » (voiture d'occasion amenée d'Europe), c'est « caillou » (difficile) !

Qu'est-ce que cela implique, aujourd'hui, d'être citoyennes de villes liées au système colonial français ? Quels regards se façonnent à grandir d'un côté ou d'un autre de l'océan ? À quel point est-ce déterminant dans la construction identitaire et dans la représentation féminine ? À travers « Caillou », quatre danseuses et trois vidéastes, femmes de France, du Sénégal et de Guadeloupe se rassemblent, autour d'un projet collaboratif, entre leurs terres respectives. Par la danse et l'image, des femmes qui ne veulent pas demeurer aux endroits où elles semblent avoir été prédestinées, s'interrogent sur les marques laissées par ce passé colonial. À travers la relation entre genre, discrimination et espaces publics, elles mettent les frontières et les vis-à-vis dans des espaces communs, en France, en Guadeloupe et au Sénégal. Elles seront tour à tour l'invitée de la voisine, et l'étrangère de l'autre. À partir des notions de mémoire, de posture et de regard, elles explorent une approche de la chorégraphie par la recherche et par la sensation. Que provoque la rencontre dansée de corps féminins ayant grandi d'une côte à l'autre de l'Atlantique ? Un lyannaj** rhizomique, qui lave, qui invoque, qui invente.

« Caillou » réunit des citoyennes résistantes de villes façonnées par une histoire coloniale commune. Des femmes, amoureuses et passeuses de danses, issues de « villes mondes»*. Des femmes liées par des regards conscients, des identités artistiques créolisées* et des signatures fortes. Des femmes aux luttes franches, et aux corps bavards.

Des femmes qui interrogent leurs postures, leurs manières de travailler, leurs regards, et le regard que leur porte le territoire. Apprendre l'histoire de la « Françafrique », des colonies, c'est difficile, c'est caillou. Réaliser que l'on est quelque part, et malgré soi, un produit de la colonisation, c'est difficile, c'est caillou. Et, pourquoi être une femme ça le serait encore plus ? Est-ce qu'à se poser des questions, on commence à décoloniser les esprits ? et les corps ?

* Les termes « villes mondes » et « créolisées » font ici référence à des concepts formulés et développés par le poète martiniquais Édouard Glissant, dans les années 90.

** Lyannaj, signifie en langue guadeloupéenne, le lien collectif. C'est un néologisme forgé durant les années de lutte par le LKP, mouvement social dont le porte parole est Elie Domota. Ce néologisme est forgé à partir du mot "lyann", qui signifie la liane, dans la langue guadeloupéenne. Il s'agit d'un détournement créateur d'un geste associé à l'exploitation esclavagiste, le lyannaj est la façon dont le petit peuple antillais a exprimé et mis en œuvre la poétique de la relation à laquelle appelle Édouard Glissant.

NOTE D'INTENTION

«Pourquoi, est-ce que depuis mon plus jeune âge je m'exprime et me construis à travers des danses nées en Afrique et aux Amériques, dans les communautés afro et latino-américaines ? Sans doute est-ce parce que je suis née et que j'ai grandi en France métropolitaine. Un pays où il est possible de grandir en consommant des cultures qui viennent d'ailleurs, sans se poser la moindre question. Naître et grandir en France métropolitaine, tout comme naître et grandir au Sénégal, ou en Guadeloupe, c'est partager une histoire commune qui ne nous est pas racontée explicitement et qui n'est pas présente de la même façon. Chaque territoire, selon son rôle, s'arrange avec l'histoire. Cela nous conditionne et conditionne notre rapport aux autres. Ainsi, si en France on entend souvent « le passé c'est le passé, l'important c'est le présent » pendant qu'au Sénégal on entend « soo xamoul fo jugge xamoo fo jem » (« si tu ne sais pas d'où tu viens, tu ne sais pas où tu vas »), aux Antilles c'est plutôt « bannann jonn pa ka vin vet » (« le temps qui passe est irréversible, on ne fait pas marche arrière »). Trois relations à la mémoire, au mouvement et à l'espace, à la fois différentes et liées les unes aux autres. Le reflet d'une histoire coloniale commune qui semble avoir scellé le destin des peuples du monde.

Depuis 2018, je mène une collecte vidéo et sonore de danses et d'histoires entre ces continents liés par l'histoire de la traite transatlantique et de la colonisation. Ces voyages m'ont mis face au passé colonial, ce qu'il a conditionné en moi. Malgré moi. Ma couleur de peau me précédait. Je réalisais que, par cette couleur que je n'ai pas choisi, j'occupais une place « privilégiée » dans le monde depuis ma naissance. À commencer par ce privilège de n'y être confrontée qu'à 35 ans. Ce qui me précédait aussi, c'est d'être une femme. Mais ça, j'avais grandi avec. C'est dans cette quête de l'« Unexpected Dance** » que l'idée de « Caillou » a pris forme. Partout, en débutant par le territoire d'où je suis partie – la France métropolitaine -, et à travers mes recherches et les interviews menées, je n'ai pu que constater deux récurrences : les stigmates de la colonisation dans les urbanités et l'apparente prééminence de la place prise par les hommes dans des espaces publics des villes. A quel point sont-elles liées ? Un constat et un questionnement qui font écho à des questions urgentes, d'actualité, sociétales et systémiques. Dans ma quête de l'« Unexpected Dance » les espaces que je traverse témoignent de sociétés différentes, mais liées, par les incidences du passé colonial européen. En témoignent : les systèmes économiques, sociaux et politiques, la construction et l'organisation des espaces urbains, une construction identitaire et une socialisation genrées, racisées et de classes. Jusqu'à quel point ces notions se cumulent et communiquent ? * A travers la danse, la musique, l'image et les mots, les générations actuelles viennent bousculer cette réalité, l'interpeller, et en témoigner.

Peu à peu se dessine l'envie d'un projet collaboratif et féminin, entre plusieurs terres. Un projet féministe, au prisme de l'héritage colonial. Un projet dans lequel nous chercherons à travailler en lien avec la population, dans des espaces publics, marqués par les systèmes coloniaux passés. L'idée de « Caillou » n'est pas celle d'un tribunal, ni la prétention de pouvoir changer le monde, mais bien de s'interroger, de rencontrer et de proposer, pour le monde de demain et par la danse et l'image. Semer des cailloux, les uns après les autres, pour dessiner une nouvelle route, sans oublier, ni d'où on vient, ni le chemin parcouru.

Je crois que la décolonisation des corps et des esprits reste à poursuivre et qu'elle est urgente. Même si c'est « caillou » (difficile). Si c'est un travail sur soi-même, il se fait ensemble, en cherchant à déconstruire et à interroger nos modes de pensées et nos fonctionnements. Dans «Caillou», il sera question de mémoire, d'identité, de mouvement, d'images, de rythmes, de sensibilités, de féminités, de masculinités, de vibrations, de rencontres et de dialogues. Le processus de création de ce projet à dimension internationale sera l'occasion de déplacer, de déconstruire et d'interroger nos regards respectifs, nos postures respectives et nos méthodes de travail.»

Marie Houdin

* Marie Houdin fait ici référence à la notion d'intersectionnalité, une notion sociologique employée pour la première fois par l'afro féministe Etats-Unienne Kimberlé Crenshaw en 1989.

** Le terme « The Unexpected Dance » fait référence à la démarche chorégraphique de Marie Houdin, formulée à partir de 2015, un projet de recherche, de créations et de transmission.

UN PROCESSUS DE CRÉATION

Pour Marie Houdin, le processus est aussi important que la création, d'autant plus que la création et le processus sont parfois l'un dans l'autre. Il s'agit à la fois d'un processus de création, mais aussi de recherche et de diffusion au cœur des espaces traversés, à la rencontre des publics. La dimension internationale de ce projet amène la chorégraphe à interroger les logiques de diffusion.

France métropolitaine - Sénégal - Guadeloupe, puis retour en France.

4 résidences, étalées dans le temps. 4 résidences liées mais indépendantes,

des résidences où :

- la recherche et l'écriture chorégraphique, en immersion,
 - la collecte de sons et de musiques, d'histoires, auprès de la population
 - la mise en place d'ateliers et de rencontres avec des publics,
 - la mise en place d'interventions dansées dans les espaces publics
- viendront interagir, et alimenter transversalement un processus de création atypique.

À l'intérieur de chaque résidence, dans chaque territoire, des performances dansées prennent forme dans les espaces traversés et aux travers des rencontres. Le ou les film(s), réalisé(s) dans les résidences précédentes, peuvent également présenté à la fin de chaque résidence. Ainsi chacune des créations sera à la fois inédite et liée aux autres créations.

À l'occasion d'un dernier temps en France métropolitaine en 2023, l'année d'immersion donnera naissance à une installation vidéo en dialogue, et une performance dansée. Cette performance, mais surtout la dimension vidéo du projet, pourront vivre une diffusion internationale, d'un côté à l'autre de l'Atlantique. Au final, entre des terres. A la rencontre des publics.

Dans ce projet, les villes et territoires parcourus ne seront pas choisis au hasard. En France métropolitaine, la création prend place notamment à Nantes et Roubaix, des villes qui témoignent du passé esclavagiste, impérialiste, et colonialiste français. Notamment dans leurs constructions économiques et sociales.

En Guadeloupe : originellement « Karukera », qui est la plus ancienne « dépendance » française d'Outre-mer. Une île où les Français développeront la production et s'enrichiront par le commerce de la canne à sucre, et le commerce et le travail forcé d'esclaves enlevés en Afrique. Un commerce macabre qui s'intensifiera avec la création de la « compagnie du Sénégal » par le roi de France de l'époque : Louis XIV.

Au Sénégal : dans d'anciennes villes notamment issues de la France coloniale, de comptoirs d'esclaves et de territoires d'enlèvement d'esclaves. mais dans des lieux théâtres d'un présent qui s'explique par le passé aussi : autour Dakar, comme à Rufisque, ancien comptoir. Dans le Sine Saloum, dont les villages se vident d'une population en quête d'une vie meilleure en Europe et en Casamance, dont le fleuve a permis malgré lui la première incursion européenne en Afrique de l'Ouest au 15ème siècle ...

Le choix des lieux de travail et de passage de l'équipe font partie intégrante du processus, aussi un travail de recherches historiques et de prises de contacts est amorcé en amont des résidences, afin de définir le cadre de celles-ci et se mettre en lien avec la population. Aujourd'hui, il est de plus en plus difficile d'investir les espaces publics sans avoir des autorisations. Pour autant, l'idée sur place, en relation aux rencontres avec les habitants, pourra être d'investir des espaces qui n'étaient pas prévus au départ.



Ainsi, certains outils de travail seront déterminés en amont, mais pas tous. Marie Houdin, depuis novembre 2018 a fait l'expérience, au Sénégal, à Cuba, à la Nouvelle Orléans, de cette préparation qui balise un terrain suffisamment ouvert pour permettre la rencontre, l'inédit et la création. Cela implique un travail conjoint, en amont et le moment venu, avec les équipes partenaires qui connaissent leurs territoires et les populations qui les habitent. Aussi, une préparation en amont se met en place, où les artistes sont en relation, prenant à tour de rôle la place de « guide », et de « lien ».

AU SUJET DES RÉSIDENCES : RECHERCHE ARTISTIQUE ET MÉDIATIONS CULTURELLES : OUTILS DE CRÉATION

LABORATOIRE ARTISTIQUE

En lien avec le territoire et ses habitants, l'équipe artistique mènera des recherches et des collectes de sons, d'histoires, d'objets, qui pourront être utilisées dans le laboratoire et la/les performance(s). Par ailleurs, les récits permettront à l'équipe de partir en recherche de lieux particuliers. Des lieux de mémoire que les villes et les vivants ont peut-être oubliés, des lieux d'un présent qui porte les stigmates du passé, des lieux d'hommes, des lieux de femmes, des lieux, où des femmes résistantes ont bousculé le cours de l'histoire... Et des espaces permettant de faire des immersions de recherches dansées, et/ou des performances.

Enfin, à travers ce qui lie et différencie les artistes du projet, mais aussi à travers leurs histoires personnelles, elles pourront mener un travail de laboratoire dansé et chorégraphique et élaborer ainsi des outils communs de performances, de composition et de transmission, en lien avec le territoire.

ATELIERS / WORKSHOP

Deux des artistes du projet sont liées par la technique Acogny.

Marie Houdin développe une approche transversale des danses d'Afrique de l'Ouest, de la Caraïbe et des USA. Elle est spécialiste des danses funkstyles et travaille avec d'autres formes de danses sociales afro-américaines comme la house, le popping et différents styles de footworking.

Thiat Binta Sylla est spécialiste du K.R.U.M.P et de danses traditionnelles du Sénégal. Elle développe également une esthétique transversale appelée au Sénégal "Afrofusion".

Stella Moutou développe une approche de transmission personnelle de la danse à partir de son parcours entre danses du Gwo ka, danses jazz, danses contemporaines et reïki.

Clarisse Sagna est spécialiste du Sabar, une dans traditionnelle du Sénégal et travaille aussi l'afrocontemporain et l'afro-sabar.

À la fois liées et, singulières, leur complémentarité permettra de développer des ateliers, des cercles de danse, des master class, des workshops, vers tous types de publics

RENCONTRES AVEC LE PUBLIC

Tout du long des résidences auront lieu des temps de rencontres et de discussions, parfois lors du travail de résidence qui se déplacera dans des espaces publics, d'autres fois en invitant du public dans l'espace de travail. Chacune des artistes ayant une démarche chorégraphique singulière et autodidacte, les résidences seront des moments riches en partage.

TRANSVERSALITÉ

Marie Houdin travaille sur les frontières entre les artistes et les spectateurs et sur la fonction sociale de la danse ainsi que sa place dans les espaces publics et non dédiés. Elle a notamment créé plusieurs spectacles, invitations géantes à la danse, dans l'espace public, ou dans des centres culturels. Dans ces spectacles, les artistes sont à la fois performers.euses et passeurs.euses de danse et, parfois, de parole. Travailler dans la transversalité de la chorégraphie, de l'anthropologie artistique et de la transmission est une démarche qui place l'humain au cœur du projet artistique.

L'ÉQUIPE

À travers les résidences d'immersion :

4 danseuses, passeuses de danses et 3 vidéastes

En résidence de création :

3 danseuses, passeuses de danses, 1 regard extérieur/vidéaste, 2 régisseur.euse.s

En tournée

3 danseuses, passeuses de danses, 2 régisseur.euse.s (1 seul.e régisseur.euse pour la performance)

L'équipe artistique des résidences d'immersion :

Marie Houdin, Stella Moutou, Binta Sylla et Clarisse Sagna sont liées par la danse: les danses urbaines et jazz afro-américaines, des danses traditionnelles africaines, des danses caribéennes, des contemporaines d'Afrique, de Caraïbes et d'Europe et pour trois d'entre elles, la technique « Acogny ».

- **Résidence 1 – France métropolitaine** : Marie Houdin, Stella Moutou et Binta Sylla à la danse. Cléopée R.F Moser à la vidéo
- **Résidence 2 – Guadeloupe** : Marie Houdin, Stella Moutou et Binta Sylla à la danse. Elodie Paul à la vidéo
- **Résidence 3 – Sénégal** : Marie Houdin, Stella Moutou et Clarisse Sagna à la danse. Ina Thiam à la vidéo

Chacune des résidences est l'occasion de travailler à partir et avec des matériaux sonores différents, enregistrés par les danseuses durant le processus de création : ambiances sonores, musique live, enregistrement de musiciens locaux... et à partir des voix des interprètes.

Un travail de montage et de création sonore sera commandé à un.e musicien.ne en France à l'occasion de la dernière résidence.

Deux régisseur.euse.s intégreront l'équipe ainsi qu'un regard extérieur, à l'occasion de cette dernière étape de création.



> STELLA MOUTOU - danseuse Guadeloupe



Résidences d'immersion en France métropolitaine, en Guadeloupe et au Sénégal

Stella Moutou développe une approche de la danse dans laquelle les différents styles qui ont traversé sa vie et ses créations se rencontrent, faisant émerger une gestuelle, une écriture et un enseignement singuliers. Pour elle la danse est un espace de liberté permettant de naviguer d'un univers à un autre.

Au cœur de sa démarche : la danse et la musique traditionnelle de Guadeloupe, le gwo ka. Des musiques et des danses de lutte et de résistance, pour le maintien d'une identité guadeloupéenne indépendante au cours des siècles, et qui participe à élaborer constamment une approche novatrice des formes, des sensations et des dynamiques.

Le parcours de Stella l'a amené à travailler avec des artistes Guadeloupéens internationaux comme Fanswa Ladrezeau, Lena Blou, James Carles, Jean-Luc Mégange, Paskal Vallot, Romuald Sérèmes. Tout en s'investissant dans des projets associatifs, avec des act.eur.rice.s artistiques et culturels comme Akyio. Des projets de territoires et de transmission, avec tous types de publics. Son parcours est également ponctué de voyages à l'occasion de tournées de spectacles, pour transmettre la danse ou pour poursuivre de se former, entre la Caraïbes, les USA et la France.

Son approche transversale entre la culture Ka, les danses contemporaines et jazz, dont elle est diplômée d'état, mais aussi le Reïki, dont elle est praticienne, l'ont amené à développer une approche du mouvement et de la transmission tournés vers le mieux être, en relation à l'environnement caribéen. Notamment aux cycles lunaires et à l'élément de l'eau, à travers la proximité de rivières et de la mer Caraïbes sur le territoire Guadeloupéen.

La question des relations hommes/femmes sur un territoire fortement composé de familles monoparentales est au cœur de ses réflexions artistiques. Elle s'intéresse notamment au phénomène appelé « matrifocalité antillaise », et donc à la relation entre la politique familiale déployée aux Antilles pendant l'esclavage et le phénomène de monoparentalité sociétal en Guadeloupe, et plus largement aux Antilles. La relation entre mémoire coloniale, espaces, discrimination et genre, autour de laquelle s'articule le projet «Caillou», l'amène à apporter un point de vue Antillais et personnel, qui résonne avec ses questionnements, son parcours et sa démarche.

Liens vidéos :

>[Improvisations](#)

> « Trô'ma »

>> [Rupt_ure](#) » de Lena Blou avec Fanswa Ladrezeau et Akiyo

> BINTA SYLLA - danseuse

Sénégal

Binta Sylla représente à elle seule une image de la jeunesse du Sénégal : celle qui, sans oublier d'où elle vient, s'invente et s'affranchit de ce qu'on attend d'elle. Originaire de Kaolack, elle vit à Dakar, et développe, à travers sa pratique personnelle et de nombreuses formations, sa personnalité de danseuse, qui lui permet peu à peu d'exprimer tout ce qu'elle porte en elle, et qu'elle a à exprimer. On appelle souvent Binta « Thiat », qui signifie « petit » en wolof. Car «Thiat» est petite de taille, et, pour le moment, souvent la plus jeune dans les stages internationaux. Mais quand elle danse, appeler Binta « Thiat » revient à faire un oxymore. Car sa danse laisse présager l'ampleur de ce qu'elle a à dire. Sa danse est à la fois ancrée dans les traditions Sérères, et d'autres danses traditionnelles d'Afrique, et transpire l'énergie puissante du K.R.U.M.P. Une danse afro-américaine, née dans les quartiers noirs de Los Angeles, et qui résonne profondément chez les danseurs Sénégalais depuis la diffusion du film « Rize ».

Depuis 2016, elle se forme dans des danses urbaines afro-américaines, et des danses traditionnelles d'Afrique, à travers des formations telles que « Sunu Street », « Magma » et des stages avec des chorégraphes et danseurs comme Père Diao, Bruce Ykanji, Hamid Ben Mahi, Hardo Ka, Marion Alzieu. En 2017, elle commence à se former à l'Ecole des Sables de Toubab Dialaw en participant, jusqu'en 2019, à diverses formations internationales, à la technique Acogny, en danses traditionnelles du Sénégal, de Côte d'Ivoire, du Togo, en danse contemporaine. En 2018 et 2019, elle se produit au Sénégal à Dakar, au centre culturel Blaise Senghor, à l'Institut Français et à l'Ecole des Sables de Toubab Dialaw, dans des spectacles dans lesquels elle est interprète, comme « à nos morts » de la cie française « mémoire vive », « Amazones du roi Béhanzin » du chorégraphe béninois Serge Amoussou Guenou. Elle joue également dans la pièce « GEEUM SA BOOP » avec la compagnie Reines d'Afrique.

Elle présente également les premiers pas d'un solo : « sans obstacles ». En 2019, elle performe au festival TRANS MUSICALES à Rennes, et au Flow à Lille, en France, avec le groupe GUISS GUISS BOU BESS. En 2020, elle est en résidence de création avec les chorégraphes Nora Chipaumire et Panaibra et elle participe au festival Fari Foni Wati, au Mali. On peut également la voir dans plusieurs vidéos clips d'artistes nationaux et internationaux dont Baba Maal, Xuman ...

Liens vidéos :

>[Extrait d'un travail de création en solo \(2018\).](#)

> [Improvisations de Thiat Binta Sylla dans le cadre de la collecte de Marie Houdin au Senegal \(janvier 2019\).](#)

> [Extrait du spectacle "Amazones du roi Behanzin" de Serge Amoussou Guenou \(2019\).](#)

>[Guiss Guiss Bou Bess - Clip - "Barcke Baye"\(2020\).](#)

> CLARISSE LEA SAGNA - danseuse Sénégal

Née et grandit dans la capitale sénégalaise, Clarisse Léa Sagna abandonne très vite l'école et aide sa maman dans les tâches ménagères. Elle découvre la danse dans son quartier de Grand Yoff, à Dakar au Sénégal. Très vite elle rentre dans le mouvement, s'imprègne du langage hip hop et en fait sa principale lance de combat.

Depuis 2011, Clarisse Sagna parcourt des scènes internationales notamment avec des chorégraphes comme Andrey Ouamba, kathleen hermesdorf, Fatou Cissé, Azdine Benyoucef, Hardo ka et Ivan Olga.

Entre 2011 et 2016, elle participe à plusieurs stages de formation dont celui de l'école des Sables « The March » - Lanla – Technique Acogny animé par Aida C Diaz assistée par les chorégraphes Ise Verstegen, Rokhaya Thioune, Raouf Thikondo, Alexndra Seutin.

Elle participe aussi à plusieurs festivals tel que le Festival KAAY FECC avec la compagnie « SENE AFRICA », festival FUSION (festival international entre le Liban et le Sénégal). Grande interprète, elle tourne dans bon nombre de de pièces de danses de création et traditionnelle au niveau national et international.

Elle Allie sa passion, la danse, avec le Rock'n'Roll acrobatique. Elle participe au championnat mondial de la discipline en 2016 à Saint Petersburg en Russie et en 2017 à Lyon en France et Russie.

Aujourd'hui elle dispense des cours de danse, de fitness, d'aquagym et de Yoga.

<https://vimeo.com/andreyauamba>

Résidence d'immersion au Sénégal



> MARIE HOUDIN - danseuse FRANCE MÉTROPOLITAINE

Marie Houdin est danseuse, chorégraphe. Son parcours est autodidacte. Elle se définit comme passeuse de danse, clubbeuse et danseuse citoyenne du « Tout-Monde » (concept poétique d'Édouard Glissant). Elle travaille depuis 2004 au sein d'« Engrenage[s] », une structure basée à Rennes. Entre 2004 et 2014, elle y signe ou co-signe une dizaine de créations autour et à partir des danses assimilées au hip-hop, plus particulièrement « funkstyle » (des spectacles, un bal, une conférence dansée, parfois pour la scène et parfois tout terrains). À partir de 2013, elle affirme et formule une démarche à la fois chorégraphique, de transmission, et de recherche, qu'elle baptise « The Unexpected Dance ». Autour d'un patrimoine de danses créolisées, nées en Afrique et aux Amériques, popularisées dans le monde entier, à l'image des danses assimilées au « hip-hop » en France. Des danses issues de la résilience des peuples, dans le contexte traumatique de la traite transatlantique et de la colonisation Européenne du monde. Elle oriente à partir de 2014 sa démarche particulièrement vers les espaces publics, autour et à partir de la dimension sociale de la danse. En parallèle, ses rencontres avec les cultures des second lines de la Nouvelle Orléans, des techniques de danses développées par des chorégraphes telles que Germaine Acogny et Katherine Dunham, mais aussi avec des poètes et auteurs tels qu'Édouard Glissant, marqueront une évolution significative de son rapport et de sa vision sur le monde, sur la danse, et dans sa propre danse. Animée par l'idée de la danse au cœur des espaces publics et au cœur de la dimension sociale de la vie des villes en France, les invitations géantes à la danse dans les espaces publics deviennent une de ces signatures. A l'image de projet comme « Parade », en collaboration avec le brass band Fonk Nola et le festival « Tombées de la Nuit » à Rennes ou le «soul train géant», imaginé à l'origine pour les « Fous de danse » organisé par le CCNRB et Boris Charmatz. Dans le cadre de « The Unexpected Dance », elle amorce depuis 2018 une collecte vidéo et sonore de danses et d'histoires entre la France, le Sénégal, le Cuba et la Nouvelle Orléans. Un projet de recherche et d'échanges artistiques, soutenu notamment par l'Institut Français avec la Région Bretagne et la Ville de Rennes, l'Ambassade de France à la Havane et l'Alliance Française de Santiago de Cuba et du Consulat de France à la Nouvelle Orléans. Un projet qui donne lieu à la création de spectacles, à des échanges artistiques internationaux et à un projet vidéo et numérique. Elle crée ainsi le Bal du "Tout-Monde" en 2018, "Unexpected", un solo en dialogue avec un musicien beat box en 2019, soutenu par le Musée de la Danse (CCNRB), le CN D Pantin et l'Ecole des Sables au Sénégal. À partir de 2020 Marie Houdin porte les projets d'échanges chorégraphiques internationaux comme « New Orleans Fever », soutenu par la bourse américaine « FACE-FUSED », et « Paz, unidad, amor y gusto », respectivement avec la Nouvelle Orléans et Cuba, en 2020/21/22, avec de multiples partenaires aux USA, en France et à Cuba. À partir de 2021, Marie Houdin invite trois artistes pour la création de Caillou (2022) et elle est sélectionnée pour poursuivre sa formation à la technique Acogny, à l'Ecole des Sables, au Sénégal, afin de pouvoir, à terme, la transmettre.



Liens vidéos :

- >[Unexpected, création 2019](#)
- >[le Bal du "Tout-Monde" création 2018](#)
- >["New Orleans Fever" montage de répétitions 2020](#)
- >["il reste la danse", une vidéo réalisée par Marie Houdin, qui rassemble 27 danseurs confinés de 10 pays différents 2020](#)

Résidences d'immersion en France métropolitaine, en Guadeloupe et au Sénégal

> Cléophee R. F Moser - vidéaste

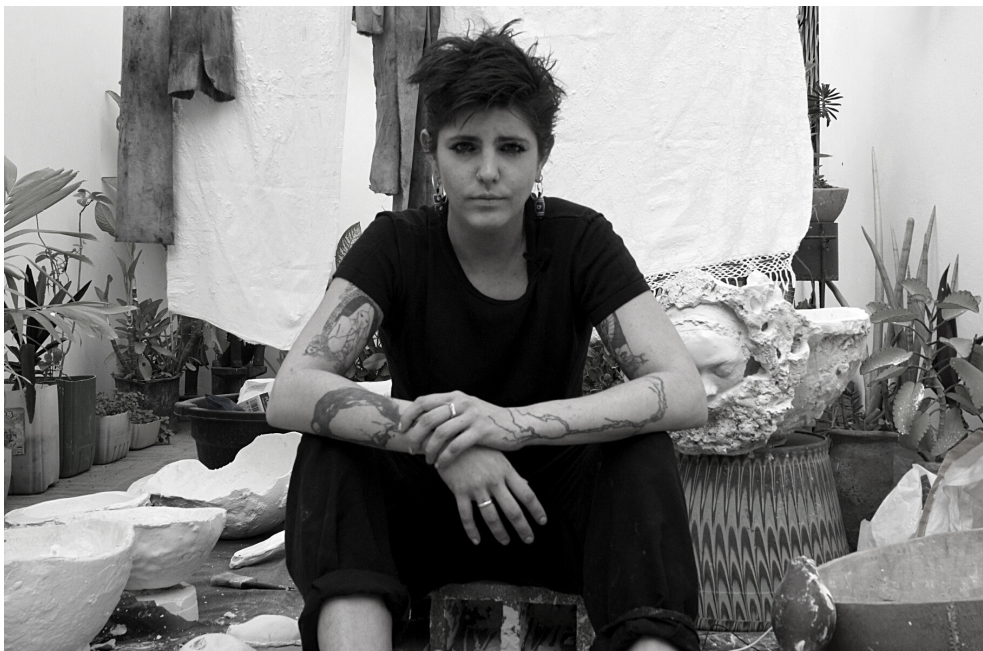
FRANCE MÉTROPOLITAINE

Née à Vitry en 1992 en région parisienne, Cléophee Moser est artiste performeuse, vidéaste elle vit actuellement à Dakar où elle travaille sur la thématique du brutalisme.

Titulaire d'un diplôme de Camberwell College of Arts, elle a également suivi une formation de critique d'art au sein de Central Saint Martins à Londres ainsi qu'une formation à la réalisation au sein de la Baltic Film and Media School à Tallinn. Initiée par des mentors tels que Sylvie Blocher, Hervé Yamguen et Eddy Ekele elle inscrit sa pratique dans une démarche qui interroge sans cesse les dynamiques de pouvoir à l'œuvre dans le tissage relationnel et le rôle des images dans la fabrique de ces derniers. En 2017, elle remporte le premier prix du Festival IN/OUT à Gdansk avec le film FAUVES réalisé à Douala. En 2018 elle participe en tant qu'artiste performeuse au Festival Kin'Act 3e édition Lelo Lobi, à Kinshasa, et fonde avec la critique d'art Marynet J. le collectif Eaux Fortes, un réseau d'actions artistiques et curatoriales qui organise des expositions et des performances engagées en résistance à la violence politique qui pèse sur les corps fabriqués comme vulnérables. Entre 2019 et 2021 elle a réalisé plusieurs actions individuelles ou en collaboration, au Oops Festival de Brighton, au sein de l'évènement Corps et Artivisme à Paris, la Biennale de Ouagadougou, et dans le cadre de la Saison Africa 2020. Depuis 2020 sa pratique s'est spécialisée sur l'étude des rapports de force entre architectures, biopouvoirs et imaginaires en expérimentant les villes par le béton, les mobilités et les chantiers en continuant de développer la technique de relation entre caméra et corps qui fait la spécificité de son travail. Son dernier projet « Brut.tales » est un ensemble de tableaux de performances réalisées dans les artères des chantiers de la ville de Dakar avec des artistes collaborateur.rices engagé.es dans l'écologie environnementale et relationnelle, traitant de relations d'affects et d'incorporation entre corps, forces naturelles, matières et mémoires en résistance, face à la violence du capitalocène et à l'emprise sur l'urbain du tout-béton.

Son travail traite de frontières, de déplacements et d'échanges. Il est nourri par son histoire familiale, par les cultures qui l'ont élevée, par l'actualité politique et par les liens intimes qu'elle tisse au fil de son parcours. En travaillant sur les articulations entre pouvoir et imaginaire de la force sa pratique cherche, par différents modes de communication et de langage à expérimenter des voies de partage, participer à la circulation des récits et donner corps à des actions concrètes utopiques, qui prennent souvent la forme de geste de sutures, de mémoires en réparation, et de célébration.

Résidence d'immersion en France



> Elodie Paul - vidéaste

Guadeloupe

Elodie Paul est originaire de Guadeloupe et c'est dans le bassin caribéen qu'elle construit son imaginaire. C'est d'abord par la danse qu'elle développe sa sensibilité artistique en fréquentant l'école de danse fondée par la chorégraphe Léna Blou. Elle découvre et approfondit sa connaissance de la culture Ka depuis sa plus tendre enfance, et choisit des années plus tard de revenir sur son île pour habiter le paysage artistique comme danseuse professionnelle.

Pendant son enfance et son adolescence, elle multiplie les allés-retours à La Havane/Cuba afin de s'enrichir du savoir-faire et de la pédagogie des professeurs de danse de l'Ecole Nationale d'Arts. Mais c'est aussi par le biais des danses folkloriques afro-cubaines qu'Elodie s'imprègne de la culture. En effet sa mère, elle-même professeur de danses populaires latines, lui donne le goût pour le folklore populaire et l'incite à créer du lien entre les cultures de la caraïbe.

La culture afro-américaine a également une grande influence dans son parcours. À 16 ans, elle se fait repérer par la directrice de l'école de danse Alvin Ailey et rejoint l'institution pour suivre les cours intensifs d'été où elle découvre l'Histoire et l'héritage d'une Amérique noire et métissée.

Néanmoins, c'est en Suisse qu'Elodie choisit de se former professionnellement en rejoignant l'école-atelier de Maurice Béjart. Si elle décline la proposition de bourse faite par Alvin Ailey, c'est bien par envie de challenge. Car l'école Suisse lui propose une formation qui la sort de sa zone confort en abordant à la fois une solide technique en ballet et en moderne, mais aussi à la percussion Batucada, au chant, au Kendo, à la danse traditionnelle indienne (Bharata Natyam), la danse africaine du Sénégal (Sabar), et à la commedia Del Arte.

C'est riche de cette expérience qu'elle choisit de revenir en Guadeloupe au terme de sa formation. De retour au bercail, elle intègre la compagnie Trilogie de Léna Blou et se propose de rejoindre également la compagnie haïtienne du chorégraphe Jeanguy Saintus, Ayikodans, car au cœur de ses envies reste aussi forte celle de lier approche contemporaine et culture traditionnelle.

Un accident sur scène conduit Elodie à arrêter brutalement sa carrière de danseuse. Mais formée à l'adversité et au défi, elle s'oriente alors dans l'image en suivant un cursus universitaire à Paris X - Nanterre. Dans ces années d'études, c'est le documentaire qui l'appelle car, comme avec la scène, elle y voit une opportunité de plus d'habiter les imaginaires à partir d'un réel révélé, d'un regard sensible et affirmé, d'une écoute attentive de la société.

Son travail s'oriente très organiquement vers des thématiques qui l'habitent depuis longtemps : le genre et la place de la Femme dans nos sociétés, la question du déracinement, et les cultures liées à l'une de ses terres d'origines : le continent Africain. Dans l'un de ses projets documentaire, elle part notamment aux côtés de son père anthropologue afin de recueillir la parole de paysannes tanzaniennes et d'interroger la place de la Femme dans leur société.

Aujourd'hui entre l'image et la danse qu'elle a repris, Elodie poursuit l'exploration de ces sujets qui lui sont chers.

Liens vidéos :

Teaser du projet d'anthropologie documentaire autour des paysannes tanzaniennes

<https://vimeo.com/manage/videos/110347471>

Court-métrage sur le corps dansant / corps déraciné

<https://vimeo.com/manage/videos/104309911>

Portrait de docu-fiction

https://www.youtube.com/watch?v=j4Re7U_vimA&t=88s

Résidence d'immersion en Guadeloupe



> Ina Makosi - vidéaste Sénégal

Ina, de son vrai nom Ndeye Fatou Thiam est une jeune femme qui a vu le jour un 18 octobre à Dakar. Domiciliée à Pikine Icotaf, elle a fait ses études à l'école primaire du quartier.

En 2011, elle intègre Africulturban, une association vouée au hip-hop et aux cultures urbaines où elle se spécialise rapidement dans les techniques d'enregistrement avec le studio Urban Musik.

Avec le pôle formation de l'association Africulturban, la Hip Hop Akademy (premier centre de formation et de documentation en hip hop et cultures urbaines au Sénégal), elle bénéficie d'une formation accélérée en audiovisuel. À la suite de cette formation, elle participe en 2012 au festival d'Avignon (France) en tant que stagiaire en vidéo et photo-montage pour la WebTV belge La WebEatv.

En 2013, Ina participe à une nouvelle monture de la Hip Hop Akademy avec la cinéaste sénégalaise Fatou Kandé Senghor. C'est ainsi qu'elle a commencé à s'intéresser plus sur la photographie artistique sous la houlette de Fatou. En collaboration avec la journaliste suisse Margit Niederhuber, Ina sort un livre sur la vie quotidienne à Dakar « NETWORKING À DAKAR » en février 2016.

Ina participe à des expositions collectives en différents lieux incluant le Musée de la Femme Henriette Bathily dans le cadre de la Biennale de Dakar 2016 et 2018, la Maison Communale de Gorée et le Centre Maurice Gueye de Rufisque.

En tant que photographe qui s'intéresse aux sports notamment le basketball, elle a été invitée en octobre 2016 au Forum sur le sport et la culture chez les femmes organisé par l'African Women Development Fund (AWDF) à Accra au Ghana. Au sein d'Africulturban, Ina offre également des cours de photographie à des jeunes anciens détenus dans le cadre du projet de réinsertion Youth Urban Media Academy (YUMA). n plus de participer à une master-class organisée par Africalia en 2017 et regroupant une quinzaine de photographes venus de différents pays africains. En 2017, Ina travaille avec Plan International pour la couverture de certains de leurs projets en République Centre Africaine tels que Les Enfants soldats à propos des mineurs non accompagnés et les écoles

détruites pendant la crise traversée par le pays entre 2013 et 2014. Elle représente également en 2017 la photographie sénégalaise aux 8ème me Jeux de la Francophonie organisés en Côte d'Ivoire. Enfin, Ina participe à des résidences artistiques suivies d'expositions, incluant les Rencontres Internationales des Arts de Saint Louis en 2014), la Biennale de Marrakech, en 2016, le festival Al Haouz au Maroc en 2018, la Suède dans le cadre du Off de la biennale de Göteborg et le Canada à l'invitation du centre d'art Clark en 2019.



Résidence d'immersion au Sénégal

* Générateur de projets artistiques *

ENGRENAGE[S]



CAILLOU

CONCEPTION : MARIE HOUDIN

RÉSIDENTE EN FRANCE MÉTROPOLITAINE ET EN GUADELOUPE

ARTISTES CHORÉGRAPHIQUES : MARIE HOUDIN, BINTA SYLLA , STELLA MOUTOU

RÉSIDENTE AU SÉNÉGAL ET RETOUR EN FRANCE MÉTROPOLITAINE

ARTISTES CHORÉGRAPHIQUES : MARIE HOUDIN, CLARISSE SAGNA, STELLA MOUTOU

VIDÉASTES : INA THIAM AU SÉNÉGAL, ELODIE PAUL EN GUADELOUPE, CLÉOPHÉE R. F MOSER EN FRANCE

CRÉATION MUSICALE FRANCE: EN COURS

RÉGIE TECHNIQUE FRANCE : EN COURS

CHARGÉE DE PRODUCTION : JULIE CHOMARD BESSEROVA - ENGRENAGE[S]

CALENDRIER DE CRÉATION

AVRIL 2022

RÉSIDENTE DE RECHERCHE, IMMERSION EN TERRITOIRE : 3 SEMAINES EN FRANCE MÉTROPOLITAINE

DU 4 AU 13 AVRIL : RÉSIDENTE CCN BALLETS DU NORD - ROUBAIX

DU 18 AU 29 AVRIL : RÉSIDENTE AU CCN NANTES

PERFORMANCE ET VIDÉO 1

MAI-JUIN 2022

RÉSIDENTES : 3 SEMAINES EN GUADELOUPE GRANDE TERRE ET BASSE TERRE

ENTRE 23 MAI ET 15 JUIN : KARUKERA BALLETS, CENTRE CULTUREL SONIS

PERFORMANCE ET VIDÉO 2

NOVEMBRE - DÉCEMBRE 2022

RÉSIDENTES : 4 SEMAINES AU SÉNÉGAL

ENTRE 7 NOVEMBRE ET 2 DÉCEMBRE

PERFORMANCE ET VIDÉO 3

JANVIER 2023

DU 9 AU 13 : CCNRB - COLLECTIF FAIRE - LE GARAGE / RENNES

DU 16 AU 21 : LE TRIANGLE / RENNES

DU 23 AU 27 : CCN D'ORLÉANS

DIFFUSION EN COURS EN FRANCE MÉTROPOLITAINE, AU SÉNÉGAL ET EN GUADELOUPE EN 2023

www.engrenages.eu

PARTENAIRES, COPRODUCTEURS ET FINANCEMENTS

COPRODUCTEURS ET PARTENAIRES FINANCIERS

- CCN NANTES
- CCN BALLET DU NORD
- CCN D'ORLÉANS

EN COPRODUCTION AVEC LE CENTRE CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL D'ORLÉANS – DIRECTION MAUD LE PLADEC

- KARUKERA BALLET - DISPOSITIF RÉCIF
- CA CAP EXCELLENCE – CENTRE CULTUREL SONIS
- INSTITUTS FRANÇAIS DU SÉNÉGAL
- FLOW, CENTRE EUROREGIONAL DES CULTURES URBAINES-LILLE
- FONDATION POUR LA MÉMOIRE DE L'ESCLAVAGE

SUBVENTIONS

- MINISTÈRE DE LA CULTURE-DRAC BRETAGNE – AIDE AU PROJET
- INSTITUT FRANÇAIS – PARIS / CONVENTION RÉGION BRETAGNE
- MINISTÈRE DES OUTRE-MER-FEAC
- RÉGION GUADELOUPE

MISE À DISPOSITION D'ESPACES

- CENTRE CHOREGRAPHIQUE NATIONAL DE RENNES ET DE BRETAGNE - COLLECTIF FAIRE - LE GARAGE
- LE TRIANGLE - CITÉ DE LA DANSE RENNES
- MCU DE OUAHAM À DAKAR
- ALLIANCES FRANÇAISES DE KAOLACK ET DE ZIGUINCHOR
- AFRICULTURBAN À PIKINE AU SÉNÉGAL

CONTACT

DIRECTION ARTISTIQUE DU PROJET | MARIE HOUDIN | +33 (6) 70 71 02 39 |
MHOUDIN@ENGRENAGES.EU

PRODUCTION & DIFFUSION | JULIE CHOMARD BESSEROVA | +33 (6) 20 71 25 62 |
JBESSEROVA@ENGRENAGES.EU ENGRENAGE[S] | 02 22 03 02 13 | CONTACT@ENGRENAGES.EU

SIRET | 450 819 099 000 34 | CODE APE | 9001Z
LICENCES | L-R-21-14719 | L-R-21-14720